

C'est une impulsion nouvelle donnée à cette branche intéressante — et trop négligée — de notre "avoir national."

Comme en France, et avec le concours des gouvernements, M. Loir veut élever l'agriculture, au Canada, à la hauteur d'une profession en créant une classe nouvelle d'ingénieurs agronomes, ses élèves futurs, qui développeront dans nos campagnes et ailleurs, par leur façon méthodique de cultiver, cet amour de la terre, en train de passer, chez nous, où le mirage des professions libérales a déjà engendré une "*multitude de déracinés*" comme dit l'éminent écrivain français, Barrès, vivant sans profit pour eux-mêmes ni pour la communauté et condamnés à une constante déperdition de forces pour avoir rompu prématurément toutes les attaches naturelles et traditionnelles de leurs pères.

En effet, qui ne sait pas, ici, que le cultivateur cherche constamment à diriger vers les professions libérales celui ou ceux de ses fils qui semblent les plus intelligents, alors qu'il abandonne en héritage à l'autre le bien paternel que l'on juge assez bon pour lui.

N'y a-t-il pas là un *réjugé* à détruire ? Je le crois, avec M. Loir, qui y réussira sans doute, car si la terre a besoin de bras solides qui la soulèvent, ceux-ci à leur tour ne sauraient se passer de cerveaux éclairés qui les dirigent.

Nos compatriotes anglais ont compris l'importance économique de ce vaste problème national. Ils ont fondé, à Ste-Anne, une école modèle d'agriculture dirigée par un homme d'une compétence reconnue. Leur programme est déjà tracé : bientôt ils ouvriront leurs portes aux étudiants qui y trouveront les plus grandes facilités de s'instruire et d'où ils sortiront bien armés pour la lutte qui s'annonce : on s'est emparé du commerce ; on cherche maintenant à s'emparer du sol en s'accaparant de toutes les industries qui y naissent et en vivent, telles que les industries laitières : beurre, fromage etc. et l'élevage. Or, nous sommes, avant tout, un peuple d'agriculteurs, sachons conserver et faire fructifier notre bien ; et nous y arriverons en changeant, nous aussi, nos méthodes surannées de culture que nos compatriotes anglais sont en train de renover à leur profit.

Voilà, très incomplet, je l'avoue, le vaste cadre de notre évolution future en ce genre de science expérimentale.

Mais, me dira-t-on, pourquoi l'Université s'adresse-t-elle à un